

—Allons, cela ne sera rien, va te reposer, et demain nous n'y penserons plus ni l'un ni l'autre.

Le page alla se faire saigner, sur le conseil qu'on lui en donna, et force à lui de garder le lit pendant plusieurs jours, tant il s'était meurtri dans sa chute ; et tout en le voyant s'éloigner, l'empereur hochait la tête, en disant au prince de Neufchâtel d'un ton presque attendri : « Mais voyez donc, Berthier, comme le pauvre enfant est fagotté !... Tous sont de même ! C'est égal, j'ai bien fait de n'avoir pas l'air de m'apitoyer ; il ne faut pas gâter ces petits gaillards-là ! » Et il répéta encore : *Pauvres enfants !* mais alors il y avait comme des larmes dans sa voix.

Avant une affaire sérieuse, ou lorsque les circonstances obligeaient Napoléon à rester quelque temps en plein air, soit de grand matin, soit le soir, les piqueurs et les domestiques de l'escorte lui préparaient un grand feu, toujours nourri par une quantité de bois extraordinaire : des branches d'arbres tout entières, des bûches énormes, et jusqu'à des poutres, étaient embrasées. Ce feu servait en quelque sorte de signal pour indiquer à ceux qui faisaient partie du quartier général le point où s'était arrêté l'empereur. Pendant ce temps, Berthier, Duroc ou Caulaincourt lui tenaient fidèle compagnie. Il était rare qu'un autre que ces trois personnages se trouvât avec lui, à moins qu'il ne le fit appeler pour lui fournir quelques renseignements, lui donner quelques instructions, ou enfin l'envoyer porter un ordre verbal à un maréchal. Tout le monde se tenait à une distance de cinquante ou soixante pas au moins, formant une espèce de cercle autour du feu de l'empereur. Là, Napoléon se promenait en rêvant, tout seul, ou en sifflant, ou bien il causait en attendant que le bruit du canon ou tout autre signal convenu d'avance se fit entendre de la part des chefs de corps. Lorsqu'il s'ennuyait, il prenait du tabac, lançait ça et là, avec ses pieds, des petits cailloux ; le plus ordinairement, il poussait le bois et attisait le feu avec ses bottes, de telle façon qu'il les brûlait toutes par le bout.

Lorsque Napoléon dispensait quelques faveurs, telles que grades, titres, décorations, etc., on devait s'attendre à quelque affaire sérieuse prochaine. Le prélude le plus certain d'une bataille était la revue des régiments récemment arrivés ou les harangues aux troupes. Toujours les paroles de Napoléon produisaient sur le soldat un effet magique ; mais de toutes les scènes bruyantes et dramatiques qui se passaient journellement en campagne, celle de la remise de l'aigle à un nouveau régiment laissait dans les esprits une vive impression.

Le jour fixé pour cette solennité, où Napoléon allait en personne, et comme en cérémonie, donner le baptême du drapeau à de jeunes soldats, ce jour-là, dis-je, de grand matin, le régiment se rendait, dans la plus belle tenue, à l'endroit qui lui avait été désigné à proximité du quartier général, se formait en trois colonnes serrées, les trois fronts tournés vers le centre, le quatrième devant être rempli par l'état-major général, et la suite de l'empereur. Aussitôt que Napoléon arrivait, le corps d'officiers se mettait en avant sur un seul rang, tandis que lui s'avancait seul, monté sur une de ses juments couleur chamois. De cette façon, il se faisait distinguer d'autant mieux, par la simplicité de sa mise, que tous ceux qui l'accompagnaient contrastaient singulièrement avec lui par leurs brillants uniformes bariolés de nombreuses décorations et largement brodés d'or et d'argent.

Après avoir pris les ordres de l'empereur, le prince de Wagram, en sa qualité de major-général, mettait pied à terre et faisait déployer le drapeau qu'à cet effet on sortait de son étui de peau, devant tous les officiers en ligne, le colonel à la droite, et ainsi de suite, selon les grades. Aussitôt les tambours battaient au champ jusqu'à ce que Berthier eût pris l'aigle des mains de l'officier et se fût approché de quelques pas devant l'empereur. Alors Napoléon, se découvrant, saluait le drapeau, ôtait son gant, élevait la main droite vers l'aigle, et, d'une voix solennelle et accentuée, il prononçait à peu près ces paroles : « Soldats, je vous confie l'aigle français ! Je le confie à votre valeur et à votre patriotisme ! Il vous